

Colloque interreligieux à Trets

L'économie en question, l'apport des religions et des spiritualités

Après Lyon, c'est le centre bouddhique de Trets (Bouches-du-Rhône) qui accueillait, dimanche 3 novembre 2013, le huitième colloque interreligieux organisé par le mouvement Soka. Cette troisième rencontre du genre dans la région a réuni six intervenants et plus de deux cents participants. Suivront, sur le même thème, les colloques prévus à Paris et Nantes.

On le voit de plus en plus, les religieux prennent davantage part à l'activité économique. Quand nos repères sont mis à mal par une société de plus en plus tournée vers l'argent, les valeurs humaines et universelles promues par les grandes religions ont leur mot à dire et se doivent d'être entendues ; elles peuvent en effet jouer un rôle primordial socialement.

Les six intervenants présents ont rappelé, sur la base des textes de leurs traditions religieuses respectives, qu'il ne fallait pas confondre bien-être social et possession au détriment de l'être humain. La force de la croyance des uns et des autres se tournant plutôt vers un bonheur partagé, l'autonomie et le respect de la dignité humaine.



Philippe Langevin, maître de conférences à l'université Aix-Marseille, spécialiste en économie régionale, a dressé une synthèse de la situation actuelle. La génération des Trente Glorieuses pensait que les conditions de vie allaient

s'améliorer : plein emploi, croissance que l'on croyait irréversible. Mais les chocs pétroliers de 1973 et les crises bancaires de 2008 et de 2009 ont démenti ces certitudes et remis en question le fonctionnement de la société dans son ensemble. Le système économique se déplace aujourd'hui vers les pays émergents.

Trois dimensions sont à prendre en compte, selon lui : le facteur humain, l'argent, l'environnement international. L'économie ne peut plus, seule, répondre à cela, elle a besoin d'une morale. C'est là où les religions entrent en jeu en considérant le bonheur de l'être humain, avec ses composantes familiales, sociales et environnementales, comme partie prenante de la société.



Mohammed El Mahdi Krabch, imam et conférencier à la mosquée El-Boukhari à Avignon, est revenu sur le principe de solidarité de l'islam. Les cinq piliers de l'islam développent l'esprit de « vouloir vivre ensemble ». Le pacte avec Dieu

impose au croyant des actes concrets de solidarité, dans un esprit d'harmonie et de justice. Ainsi en est-il de la *zakat*, l'aumône distribuée à la mosquée – lieu social par excellence – au moment de la rupture du jeûne du ramadan. Il est d'autant plus crucial de manifester ce comportement altruiste maintenant, car, dans l'au-delà, cela ne sera plus possible, face au Créateur.

Une autre dimension est à prendre en compte dans le concept d'aumône : donner à l'autre la possibilité de devenir autonome.



Adrienne Onorato, chargée d'insertion Mission Handicap, chef d'entreprise, pratiquante du bouddhisme de Nichiren au sein du mouvement Soka, a souligné que nous vivons une époque passionnante et que, de ce fait, il est possible

de réinventer et d'imaginer beaucoup de choses. Les valeurs religieuses peuvent nous conduire à initier ce changement, afin de libérer les êtres humains de la souffrance. Notre société de consommation n'a de cesse de nous inventer des besoins inutiles, elle favorise les désirs, voire l'hypertrophie des désirs, et, au final, il ne reste plus qu'un vide spirituel. Le bouddhisme s'attache à démontrer que les conditions économiques sont importantes pour notre bien-être, mais ne sont pas suffisantes. « On peut d'ailleurs être heureux à un moment et malheureux l'instant suivant sans que nos



HÉLÈNE BENIGNO

En haut à droite : Mohammed El Mahdi Krabch et Philippe Langevin. En bas, de gauche à droite : Mohammed El Mahdi Krabch, Christian Barbéry, Nissim Sultan, Adrienne Onorato et Rémi Caucanas.

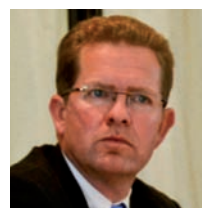
conditions économiques ne changent », a-t-elle dit. C'est pourquoi, dans cette religion, nous nous intéressons davantage à notre vie intérieure, à dépasser nos peurs, nos illusions et nos doutes. Elle a rappelé que Shakyamuni avait incité les hommes à la modération. Pas question pour autant de supprimer les désirs, ce serait impossible à tenir, mais plutôt les orienter vers des buts positifs. De même, il est important de maîtriser l'avidité pour son bien-être, de ne plus fonder la société sur le culte de l'argent, mais sur le respect de la dignité humaine.



Rémi Caucanas, assistant de direction à l'Institut catholique de la Méditerranée, pratiquant catholique et membre de l'association Coexister, a interrogé : « *Est-ce l'économie qui rassemble les gens ou les inégalités créées par le système économique européen ? Que remettons-nous en question : le système économique ? La place de l'argent ? La liberté individuelle ?* » Il a rappelé que la première boussole des chrétiens était la Bible, la parole de Dieu. L'Évangile, quant à lui, ne manque pas de parler des inégalités sociales ; l'Église elle-même a fourni matière à réflexion.

La pensée sociale de l'Église catholique¹ réunit des textes permettant de se positionner dans le monde contemporain.

Rémi Caucanas est revenu sur le comportement des pères de l'Église comme Jean Chrysostome, saint François d'Assise, Frédéric Ozanam, abandonnant leurs richesses pour vivre auprès des pauvres. Et de citer le pape François qui bouleverse les habitudes en se tournant vers les hommes, tous les hommes, plutôt que vers l'économie. Il retire de cet enseignement qu'il est bon de rester humain, de rester humble. « *Nous ne sommes pas Dieu, nous ne pouvons pas sauver le monde dans sa globalité, mais nous pouvons le sauver justement en restant dans la quotidienneté au niveau de la relation personnelle.* »



Christian Barbéry, pasteur de l'Église protestante de France, à Grasse, a cité le Nouveau Testament, dans lequel l'Évangile rapporte qu'il n'y a rien de fatal : ni la crise économique, ni notre existence, ni les mécanismes aveugles, ou tout autre événement que nous subissons.

La première mission de l'Église est peut-être de « défataliser » notre vie. L'Église est là pour servir l'être humain, soigner la misère du monde en développant des œuvres

1. Ensemble des textes de l'Église catholique qui décrivent sa position en matière sociale. Le texte fondateur est l'encyclique *Rerum Novarum* du pape Léon XIII, publiée en 1891.



HÉLÈNE BENIGNO

Cette rencontre interreligieuse, qui s'est déroulée dans le centre bouddhique de Trets, a réuni plus de deux cents participants.

sociales, des œuvres humanitaires, ou des hôpitaux. C'est aussi un accompagnement spirituel de gens qui subissent de plein fouet non seulement une crise économique, mais aussi une crise spirituelle.

« *Ma vie, ma dignité ne dépendent pas seulement des questions économiques. Je suis aimé, aimé par-dessus tout par Dieu, en dépit de ce que j'ai fait, ou pas, ou de ce que je subis dans mon existence* », a-t-il déclaré.

Il a suscité le débat en disant que les religions se devaient de proposer une éthique de la responsabilité, mais surtout en insistant sur la finalité religieuse de la vie humaine. Et de rappeler que la vie est belle, en dépit de toutes les crises économiques que nous rencontrons ou rencontrerons.



Nissim Sultan, rabbin de la communauté israélite d'Aix-en-Provence, s'est appuyé sur un témoignage consigné dans le Talmud (entre le 1^{er} et le 1^{er} siècle de notre ère). Il a exposé que, dans la plus grande synagogue qui ait jamais existé, les fidèles étaient répartis selon les corps de métiers, de sorte que, si quelqu'un venait à manquer de travail, il était immédiatement informé des opportunités.

La première réponse du judaïsme est d'abord un réseau communautaire, précisant qu'il n'y a pas d'association

culturelle juive qui n'ait pas sa branche sociale, elle est à l'écoute et essaie d'agir sur la précarité (emploi, accidents de la vie), l'anxiété de la jeunesse et avant tout soutenir les personnes prises dans cette spirale descendante du chômage.

Le Consistoire central israélite de France, institution créée en 1808 par Napoléon 1^{er}, a mis en place une commission d'éthique des affaires (produits financiers, rapports humains dans l'entreprise, dette).

Nissim Sultan a cité le roi Salomon : « *Qui aime l'argent n'est jamais rassasié d'argent.* » Des chapitres entiers du Talmud sont dédiés à la maîtrise ou à l'équilibre des cours, à l'équilibre des marges, à la notion de bénéfice...

Il a cité deux sources majeures de la pensée juive, citant un psaume du roi David : « *Le monde est bâti sur la bonté* » et l'enseignement rabbinique de l'antiquité (1^{er} siècle) : « *Quel est l'homme riche dont la richesse mérite d'être louée ?* », avant d'exprimer qu'il existait plusieurs formes de richesses notamment cette richesse qui nous rend heureux de ce que nous avons. Mais il a conclu son discours par la richesse la plus essentielle pour lui : « *la richesse dans l'être, donc, plus encore que dans l'avoir* ».

Propos recueillis par Emmanuelle Gentil, Guylaine Grison-Brahimi et Dominique Paulhan